

Devant elle, attaché à son cou par une lanière de cuir, son éventaire d'osier, encombré de bottes de fleurs.

La baronne s'était arrêtée, quoi de plus naturel, non sans avoir jeté autour d'elle par précaution un regard circulaire...

La force de l'habitude.

Bien tranquilles, Gertrude et elle, personne ne leur portait attention.

Mme de Gunka se pencha pour sentir les fleurs.

—Voyez, Madame, reprit la marchande, de beaux œillets, du réséda tout frais.

—Le prince est-il à Paris ? demanda la baronne, juste assez haut pour que Gertrude saisit le sens de ses paroles.

—Non. Parti depuis deux jours.

—Où cela ?...

—À la chasse, chez le baron Angerlack.

—Télégraphiez au valet de chambre, Auguste.

—Bien.

—Il faut télégraphier à l'instant : "Henriette nuit très agitée."

—Bien.

—Et signer : "Gertrude."

—Oui, Madame, je ne puis vous les passer à moins de vingt sous la botte.

Un passant s'était approché et, et séduit par la beauté de Mme de Gunka, tournait autour d'elle!

La baronne prit deux bottes de roses, qu'elle paya, en demeurant un laps de temps considérable à chercher de la monnaie dans sa bourse.

—Et avec ça, Madame, fit Gertrude ?

Le passant s'était éloigné.

—Rien. Ne t'occupes que de ma commission.

Mme de Gunka s'éloignait.

—Madame, fit à voix basse la marchande de fleurs d'un ton suppliant.

Mme de Gunka fronça le sourcil.

—Quoi encore !... fit-elle.

—Madame, j'ai reçu une lettre de Gottlieb, il est malade... il me dit que si on le laisse encore longtemps à Spandau, il mourra, c'est sûr.

—Je m'occuperai de lui, je te le promets...

—Oh ! merci, Madame, vous êtes bonne.

Et Gertrude reprit sa promenade à travers la salle des Perdus, commençant à dire à haute voix :

—Fleurissez-vous, messieurs et dames... qui veut de belles roses, de l'héliotrope, de beaux œillets.

Mme de Gunka descendit le perron de la gare.

D'un signe de son ombrelle, elle arrêta un cocher.

—Chez Mertan, le photographe dit-elle, rue de la Poix.

La voiture roula.

Dix minutes plus tard la jeune femme gravissait les quatre étages du photographe.

Le vestibule était vide, mais au coup de timbre, un grand jeune homme à barbe blonde, qui retouchait à l'aquarelle des épreuves de photographies, salua avec empressement, en arrivant au devant de la visiteuse.

—Bonjour, Frantz, lui dit Mme de Gunka en lui tendant la main.

Le jeune peintre rougit de plaisir.

—Dieu que vous êtes belle, baronne ! s'écria-t-il.

D'un geste de ses doigts, elle lui fit signe de se taire.

—Le patron n'est pas là, demanda-t-elle

Frantz secoua la tête.

—Non ! Il est à Enghien, parti de bonne heure... Il n'y a ni patron ni clients. Je suis seul... Mais que lui voulez-vous au patron ?

Rien, c'est à vous que j'en ai mon cher Frantz, rien qu'à vous, et je suis enchantée de vous trouver seul. Ça abrégera les détails... Et comme c'est très pressé.

—Ah ! c'est très pressé.

—Oui, il faut partir pour l'Angleterre aujourd'hui même.

Frantz ne sourcilla point.

Il était sans doute habitué à ces missions extraordinaires.

—Vous allez écrire à l'instant à votre patron, qu'un parent malade... enfin vous arrangerez cela.

—Oui, baronne j'arrangerai. Ne suis-je pas tout à vos ordres ?

—Je le sais !... oui !... je le sais !... Frantz Muller, et on vous en est profondément reconnaissant. Vous avez quelqu'un pour vous remplacer ici ?

—Oui, baronne, j'ai toujours quelqu'un sous la main.

—Tout est donc pour le mieux.

—Et mes instructions ?

—Des plus simples. Vous partez ce soir pour Bridport.

—Un bain de mer à côté de Weymouth.

—Parfaitement. Vous avez pris soin de vous munir d'un petit appareil de photographie très puissant, et vous vous enquérez, une fois arrivé à Bridport, d'un chalet, assez élégant habité par la

famille Chaudenay... retenez ce nom. L'oncle, la tante, deux grotesques, et la nièce, une jolie créature Mlle Berthe de Kermor. Ils ont offert l'hospitalité à notre ami Théodore Mindeau. Or ce cher Théodore a été maladroit, il court de grands dangers en ce moment, car il est fortement serré de près par la police anglaise.

Du regard Frantz Muller interrogeait Mme de Gunka.

—Il a été maladroit, insista Mme de Gunka, et cela peut arriver à tout le monde ; mais vous savez aussi bien que moi, mon cher Frantz, que nous n'avons pas le droit de commettre des impairs.

Frantz Muller écoutait toujours Mme de Gunka, ne comprenant point encore en quoi son appareil photographique pourrait collaborer à la délivrance de Théodore Mindeau.

—Vous êtes trop pressé, mon cher Frantz, lui dit la baronne, en comprenant le langage des yeux de celui-ci,— un peu de patience, Je vous prie. Je continue. Vous irez vous loger dans un hôtel qui est de l'autre côté de la rue, en face du chalet. La rue est excessivement large, le chalet, est en retrait sur un jardin. Malgré cela vous correspondrez avec Théodore au moyen de votre appareil photographique. Il est prévenu. Sitôt qu'il s'apercevra que la surveillance se relâche, il vous prévendra. Il écrira sur une feuille de papier, très gros ; vous photographierez le morceau de papier que vous apercevrez à la fenêtre ; puis avec un appareil grossissant vous aurez la lettre, ou mieux la communication de Théodore Mindeau. Je demande à l'instant même un passeport pour lui à Bentoff. C'est à vous qu'on l'adressera, et sitôt que vous l'aurez reçu, sitôt que Mindeau vous aura averti qu'il croit pouvoir traverser la nuit, le soir, sans être surveillé, il ira vous rejoindre, vous lui remettrez le passeport, et vous reviendrez tous deux à Paris, en ayant bien soin cette fois de montrer, aux yeux de tous, tout votre baluchon photographique. Voilà ce que j'ai trouvé de mieux pour sortir notre ami Théodore d'embarras.

—Mais, c'est superbe, baronne ! c'est génial ! je vous avoue que je ne savais nullement où vous vouliez en venir avec votre appareil de photographie. Il est évident que Mindeau me transmettra tout ce qu'il vaudra à travers l'espace, et que le plus curieux n'aura rien à y voir.

—Ainsi c'est entendu.

—Parfaitement entendu et compris.

—Le comte Bentoff aura ma dépêche ce soir. Je l'ai prévenu par lettre d'hier, vous trouverez le passeport tout prêt en arrivant ; vous pouvez être de retour à Paris dans trois jours, quatre au plus. Là-dessus, je vous quitte, bon voyage, bonne chance, et au revoir. Sortez à votre honneur de cette mission de confiance, et je ne vous donne pas deux ans avant d'être établi photographe à votre compte dans Wilhemstrasse, à Berlin même.

—Dieu vous écoute, baronne ! Dieu vous écoute, mais cela ne vient pas bien vite.

—Patience !

En prononçant ce dernier mot, Mme de Gunka quitta l'atelier de photographie.

Quelques instants plus tard elle arrivait rue de Prony chez elle, en même temps que ses malles.

Nous allons franchir un espace de quatre jours et transporter le lecteur chez le baron Angerlack qui possède un splendide hôtel dans les hauteurs de la rue Pigalle.

Dix heures du soir, une pluie fine et serrée rendait les rues désertes.

Un grand coupé à huit ressorts, attelé de deux carrossiers russes, remontait, au trot allongé de ces deux superbes bêtes, le pavé glissant de la rue Pigalle.

Il s'arrêta devant la grille de l'hôtel Angerlack, qu'éclairaient deux superbes verrières juchés sur des pilastres.

Le valet de pied demanda : "La porte" d'une voix de stantor, et le coupé roula sans bruit sur le sable de la cour, s'arrêta, après avoir décrit une courbe savante, devant un superbe perron de marbre blanc orné d'une rampe ciselée en acier poli.

Le valet de pied avait sauté en bas du siège et ouvrait la portière, abaissant un marche-pied à nombreux échelons.

Un vieillard de haute taille, mince, correctement serré dans une étroite redingote de drap bleu, descendit de la voiture, négligant l'appui du bras que lui offrait le valet de chambre.

Au haut du perron un homme attendait.

Ce n'était pas le propriétaire de l'hôtel, mais bien l'une de nos anciennes connaissances ; le major Herman Gunther.

—Monseigneur dit-il en allemand, avec un salut des plus respectueux, je vous présente tous mes devoirs.

—Parlez français, Gunther, répliqua d'un ton aigre le vieillard que le major venait d'honorer du titre de "Monseigneur." Parlez français ! Vous savez que ce sont là mes ordres. Il est inutile de rappeler à tout instant notre nationalité aux domestiques qui nous servent, qui nous écoutent et nous espionnent.

Le major s'inclina plus profondément que la première fois.

Le vieillard avait traversé le vestibule et gravissait l'escalier en homme qui connaît les êtres.